Deuxième Année — N° 13. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 23 Janvier 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : **Colette REYNAUD**
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

Elle progresse !

SOMMAIRE

Réponse tardive, mais nécessaire.....	Louise Bodin.
Souffrances cachées.....	Alfred Fabregues
Enfants de l'amour.....	Marcelle Capy.
Il pleut encore.....	Noël-E. Garnier.
Gouvernants, Attention !.....	Fernand Morelle.
Croquis de Paris.....	Jeanne Deuil-Perot.
Marie Bonnefoy	A. Sartoris
A la mémoire de Jacques Fréhel.....	Véra Starkoff.
Contre le Bourager de Crâne.....	G. Y.
La Voix des Autres.....	Le Laryngologiste.
Bourse du Travail.....	*****
La Bourse et les Affaires.....	
Un Drôle de Quartier (roman).....	Ermenonville.

RÉPONSE TARDIVE, MAIS NÉCESSAIRE

Je n'ai pas pu exprimer plus tôt le malaise dont j'ai été saisie en lisant l'article consacré par Mme Jane Misme à Hélène Brion et à la Propagande défaitiste, il y a quelque temps dans La Française. *Je crois qu'il est nécessaire que ce malaise soit exprimé et qu'on sache que* La Française *n'est pas tout de même toutes les Françaises.*

Que tout en se défendant Mme Misme s'efforce d'expliquer et d'excuser de son mieux la collaboration d'Hélène Brion à La Française, *qu'elle invoque des dates et qu'elle fasse allusion à des textes dont l'omission n'a été, je crois bien, réparée qu'en partie — c'est un procédé bien humain. J'eusse préféré que le procédé fût plus masculin que féminin, ayant pour mon sexe des exigences et des prétentions. Mais ceci est un cas particulier. C'est au nom d'un principe général que je veux parler.*

Mme Misme affirme que les femmes qui ne pensent pas comme elle et qui manifestent leurs opinions tout comme elle manifeste les siennes, qui font une propagande contraire à la propagande faite et encouragée par La Française, *se trompent et que, comme elles se trompent, il y a lieu de les punir, entendez de les arrêter et de les emprisonner. C'est une affirmation qui vaut ce que valent toutes les affirmations et c'est un point de vue à la fois présomptueux et imprudent. Qui peut prouver que ce sont les partisans de Mme Misme qui ont le « droit de punir » et non les partisans de ceux et de celles qui sont actuellement punies ? Qui peut répondre que, dans quelque temps, ça ne sera pas l'œuvre de Mme Misme qui sera considérée comme néfaste et passible d'emprisonnement ? On a vu de ces retours de fortune au cours des périodes troublées de notre histoire.*

Je ne m'arrêterai pas une fois de plus à cette méthode de discussion qui consiste à donner une synonymie absolue au nom de Paix et au mot de Défaite. Elle est commode et, pour être renouvelée du fameux « Tarte à la crème », elle n'a malheureusement rien de comique. Je ne m'arrêterai pas non plus, en faisant à ces allusions contre des personnes plus ou moins éminentes qui n'ont été ni blâmées ni inquiétées, contre d'autres qui ont encore la liberté verbale, tout au moins dans le privé.

Je ne puis comprendre de pareilles tendances inquisitoriales et le régime de la loi des suspects m'apparait comme un des excès les plus pénibles de notre Révolution.

Si vous voulez lutter contre l'erreur — puisque, n'est-ce pas ? vous dites qu'il ne s'agit que d'erreur — vous en avez tous les moyens les plus puissants, les seuls puissants.

O vous qui n'errez jamais, qui êtes sûrs de vous comme de l'univers, que vos propres opinions soient tellement évidentes, que nos actes soient tellement nets, tellement logiques qu'on ne puisse rien leur opposer de sérieux ou de valable. Que votre raison puise sa force dans une clairvoyance incontestable passée ou présente, que sa lumière ne laisse rien dans l'ombre, ni erreurs commises, ni lourdes responsabilités encourues, ni fautes contre la vérité, la justice ou le bon sens. Que vos directions s'affirment supérieures par les résultats acquis, gages des résultats à acquérir, et qu'ainsi vous enleviez à des opinions différentes, à des sentiments opposés toute possibilité d'avoir le moindre crédit et la moindre influence. Triomphez, ralliez a vous tous les suffrages, désarmez vos adversaires par votre autorité morale, par l'excellence de votre cause au service de laquelle on sentira non seulement votre intelligence et votre volonté, mais aussi votre tolérance et votre respect de la liberté.

Tu te fâches, donc tu as tort, dit le bon sens populaire. Tu emprisonnes, donc tu n'as pas d'arguments. La prison n'a jamais rien prouvé contre la pensée, qui est plus forte, quand elle est forte, que des verroux et que des chaines.

Il est triste et inquiétant de constater, à l'aube du féminisme, que des femmes, se ralliant aux hommes dans leurs plus contestables instruments de règne, n'hésitent pas à approuver et même à réclamer la prison contre la pensée et se mettent du côté, comme dit Séverine, des pourvoyeurs de répression.

Louise BODIN.

ETUDES SOCIALES

Souffrances cachées

On a exalté systématiquement et quelquefois à tort et à travers, les dames qui, illuminées par le sacrifice ou la mise en scène, prirent du service dans la Croix-Rouge.

Exception faite des snobinettes et désœuvrées qui firent le métier *à la pose* — préférant accompagner les blessés au concert que de nettoyer les ordures — j'admire sans réserve ces jeunes filles entrées aux hôpitaux militairs, surmontant la fatigue, le dégout des besognes ingrates, passant sans broncher des plaies horribles, se dévouant matériellement et moralement à leurs malades et ne reculant pas devant les ambiances pénibles et les grossièretés choquantes.

Mais ce *filon* d'admiration, la presse réactionnaire l'a exploité comme tous les autres ; elle s'est attachée à mettre en vedette la bravoure des sœurs, des personnes pieuses, des filles de l'aristocratie — non pas en temps que *femmes*, mais parce que représentatives d'une idée, d'une caste religieuse ou politique.

Sans m'attarder à relever les nombreux cas d'injustice, de muflerie et les lâchetés des *pisse-copie* de la grande presse vis-à-vis de la femme aux idées généreuses, je parlerai d'une catégorie de véritables héroïnes au sens social du mot, sur lesquelles on a fait silence, par incompréhension, plutôt par égoïsme...

J'écoutais, l'hiver dernier, aux alentours des mairies, où l'on faisait queue pour le charbon, les conversations d'ouvrières miséreuses, chargées de famille, qui laissaient au logis sans

feu les gosses pour venir quémander le combustible que Bernot *voulait* bien leur vendre, et geler sur les trottoirs leurs membres amaigris.

Que disaient-elles ?

— Réfugiées, qui narraient sans fin l'*exode* lamentable, l'abandon des villages bombardés, l'exténuement, l'angoisse, la folie d'une fuite talonnée par l'invasion.

Puis l'arrivée à Paris : tout d'abord la curiosité apitoyée des citadins, mais bientôt le revers de la médaille : —

L'inhospitalité des propriétaires qui — on ne le sait que trop — maudissent les ménages d'ouvriers prolifiques ; l'accueil brutal et l'exploitation inhumaine des patrons d'atelier et de fabriques, la méfiance et le mépris des classes bourgeoises et même du peuple indigène.

Et malgré les difficultés, les douleurs, ces mères de famille, très souvent endeuillées par la mort du mari ou des fils, se mirent au travail exténuant des usines ou des ateliers — obligées de préparer, avant le départ matinal, la pâtée de la progéniture, et de veiller le soir fort tard pour raccommoder les frusques des petits.

Aucune joie, la fatigue perpétuelle, des souvenirs débilitants, des deuils saignants, un avenir sombre de peine et de mendicité — et cependant, malgré quelques boutades par ci par là, une grande résignation, une profonde bonté d'âme et même une pitié *effective* pour de plus malheureux que soi.

Voilà ce que j'ai observé de plus général, de plus vrai dans la vie de ces femmes du Nord et de l'Est.

Il est foncièrement injuste de ne remarquer dans le cortège des réfugiées des terres dévastées, que les tarées, les alcooliques, les viveuses. C'est honteux pour nous, habitants de Paris, de jeter le discrédit sur ces victimes désorientées de la guerre et de refuser un regard d'apitoiement vers ces travailleuses qui font jusqu'à 15 heures de besogne rude, sans un rayon de soleil, sans une distraction et un réconfort.

Nous aimons trop la vertu aux dehors aimables, nous protestons si l'on choque notre susceptibilité de petits superficiels, nous recherchons le vernis qui cache la médiocrité, mais nous ne savons pas apprécier les véritables qualités du cœur.

Je n'ai rien trouvé de plus émouvant, de plus triste, que d'apercevoir, à la rentrée de mon travail de nuit, de vieilles femmes cassées en deux, des femmes silencieuses, s'éclairant d'une lanterne, et qui fouillent dans les poubelles les détritus des riches, ramassant les menus objets qui peuvent encore fournir du pain.

Souvent, autour d'elles, il y a des fillettes, des bambins qui font cette besogne dégoûtante avec un sérieux qui me donne envie de pleurer...

Les voilà les véritables héros : ceux qui, jour par jour, heure par heure, luttent contre la fatigue, contre la misère, contre la maladie, contre la malechance obstinée.

Ceux qui, trop fiers, ne consentent pas à solliciter l'aide matérielle, ceux qui n'expriment pas de belles choses — la souffrance supprimant en eux l'élocution — mais savent résister, mieux que les gavés, à la montée de la révolte et du désespoir.

Je veux entretenir ici même les lectrices de la *Voix des Femmes* des misères inconnues, des détresses indicibles, dont la vision développe en nous la sainte pitié, condition absolue de tout élan altruiste.

Alfred FABREGUES.

Enfants de l'amour

J'ai lu avec un véritable écœurement la « manchette » qui se pavanait insolente à la première page d'un quotidien parisien. La voici : « Après la guerre, Madame, vous ne serez pas une « honnête femme » si vous n'avez pas au moins trois enfants ».

Ce journal a la réputation d'être rédigé avec esprit. Cette fois la plaisanterie dépasse les bornes. Il est bon de rire. Il est détestable d'apporter en des matières aussi délicates une pareille légèreté... pour ne pas dire plus.

Je m'empresse de déclarer que l'appellation « honnête femme » n'a pas sur moi le magique pouvoir qu'elle a sur certaines. Et je sais bien des « honnêtes femmes » plus néfastes, plus inutiles, plus perverses que d'autres qui vivent en marge de ce que l'on a coutume d'appeler « honnêteté » lorsqu'il s'agit du sexe féminin.

Je ne subordonne pas l'honnêteté à une question de vie intime. Il me suffit de savoir qu'un homme ou une femme est loyal et vaillant pour lui accorder mon estime. Le reste ne regarde personne. Nul n'a le droit de se glisser dans la demeure de son voisin pour surprendre ses secrets. Et l'amour étant la plus belle et la plus puissante des passions humaines, celle qui élève la créature au-dessus de son destin, qui donne au plus humble, au plu faible le courage et la force invincibles ; l'amour qui est l'épanouissement de la vie, devrait inspirer à tous respect et sympathie.

Il est, hélas ! loin d'en être ainsi.

Nul n'est plus traqué, plus méprisé que celui ou celle qui ose aimer. En ce moment où de bons apôtres prêchent à tout venant la nécessité de la repopulation, voici ce qui a lieu :

***

Le 19 juin, devant le tribunal correctionnel du Havre, comparaissait une jeune femme âgée de 22 ans, domestique de ferme, sous l'inculpation de « suppression d'enfant ». L'infanticide ne put être prouvé, les médecins n'ayant pas établi que l'enfant eût vécu.

Voici la navrante histoire de cette infortunée. Elle avait connu à Fécamp, où elle travaillait, un homme qu'elle aima, La guerre appela ce dernier. Il dut partir. Elle demeura seule avec la menace d'une maternité prochaine. Soupçonnant son état, ses patrons la congédièrent, comme cela se pratique habituellement. Elle fit plusieurs places. Chaque fois on la chassa dès que l'on sut. Elle mit son enfant au monde, seule, dans une masure. Il était mort. Quelques heures plus tard, elle reprenait son travail.

Le ministère public accabla de toute sa rhétorique cette malheureuse maltraitée par le sort. Au cours de l'audience la mère de l'accusée tint à honneur — triste geste — de venir à la barre, publiquement, la renier.

Tous lui jetèrent la pierre. Le maire de sa commune, appelé à donner des renseignements sur son compte, eut ces paroles typiques :

— Je ne puis donner de bons renseignements puisqu'elle a eu un enfant.

Tout cela se termina par la condamnation à un an de prison.

***

Combien y a-t-il eu, combien y a-t-il, combien y aura-t-il encore de drames semblables ?

La femme qui enfante hors mariage est poussée vers le crime. On parle de « réhabiliter » la maternité, de la mettre

à la mode ? Que sais-je encore ? Que ne s'occupe-t-on auparavant de saper cette « morale » criminelle qui se complait à rendre indigne l'union de deux êtres qui s'aiment Je ne connais rien de plus abominable que cette « honnêteté » qui fait jeter à la rue une femme sur le point d'être mère.

Né de l'amour, de la violence, du calcul ou d'un hasard que permirent le maire et le curé, l'enfant est pareillement sacré. Mais combien j'estime davantage ceux qui conçurent, dans la simplicité de la loi naturelle.

L'enfant de l'amour... pauvre être voué à la servitude, candidat à l'Assistance publique, paria promis aux durs travaux, aux jours sans tendresse et que sa mère besogneuse doit abandonner si elle veut vivre. Il est la victime sur laquelle s'acharne l'hypocrite vertu d'un monde sans entrailles. Il est la plus belle œuvre de la nature, la plante qui germa dans la joie.

La joie, l'amour, tout ce qu'il y a de beau, de bon et de grand ici bas ; tout ce qui magnifie notre espèce ; tout ce que l'on devrait admirer et glorifier est foulé aux pieds par les sots, les cyniques, les féroces qui sont les plus forts. Et c'est pourquoi l'enfant de l'amour est voué au mépris. universel, ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'être jeté en pâture à la guerre lorsqu'il plait aux sots, aux cyniques, aux féroces de la déchaîner sur le monde.

Et je suis écœurée jusqu'au fond de l'âme lorsque j'entends la voix papelarde de ces « bons citoyens » réclamer des enfants alors que leur infernale morale condamne à la honte et à la mort ceux que la passion divine jeta par un beau soir sur la route de la vie.

Marcelle CAPY.

Il pleut encore...

A toutes les Mères.

Comme nous ressemblons aux morts dans la lumière
du petit jour qui pleut interminablement...
Il a tant plu hier, avant-hier et tant
plu tous les jours, toutes les nuits, toute la Guerre !
Comme nous ressemblons aux morts dans leur misère...

« Il faisait soleil... ». — Quand ? Je ne me souviens plus
c'était le mois dernier ou l'autre année, peut-être ?
Vous avez dit « hier » ? Il n'a jamais tant plu !
ou bien alors je ne sais plus... je ne sais plus :
Je n'avais pas de lettre.

Que vous êtes heureux d 'avoir une maman :
il fait toujours beau temps dans les lettres des mères ;
et quand vous répondez, il fait toujours beau temps :
elles auraient tant de chagrin, les pauvres chères,
si vous ne leur disiez toujours : « Il fait beau temps

Non, je n'ai pas eu froid — et déjà sur nos têtes
une hirondelle passe avec un petit cri...
Ce sera le printemps demain ! — et aujourd'hui,
je te le dis, ce n'est plus l'hiver bête
et méchant de te faire peur, maman chérie ! »

Qu'il est doux de mentir ainsi à ceux qu'on aime
avec des mots de tous les jours, qui sont les seuls
que l'on comprenne bien, qui sont toujours les mêmes,
et qui ne perdent pas à voyager, tout seuls,
l'inflexion d'amour des lèvres qui les sèment !

Noël-E. GARNIER.

Gouvernants ! Attention !

« C'est un malheur des temps de voir les fous dirigés par les aveugles. » Hélas ! de plus en plus les aliénés de Charenton ou autres endroits spéciaux ont lieu de se réjouir de ce que l'autorité soit placée entre leurs mains. La Bêtise humaine, dont parlait un jour Vandervelde, règne par-dessus tout. La démence guide nos gouvernants. Les actes les plus insensés sont inspirés par ceux qui tiennent les rênes du pays, par ceux qui, pour le moment, conduisent nerveusement le char de l'Etat dans les voies les plus difficiles, dans les chemins les plus bourbeux. espérant que Dieu et le Ciel les aideront comme l'insinue ce bon M. de La Fontaine dans une de ses fables les plus délicieuses.

C'est de plus en plus le règne de l'hyène. Les renifleurs de sang, les charognards, ont le droit d'exulter, les événements sont faits pours les enthousiasmer. Partout des scandales, des affaires sales, des tractations deshonnêtes, des compromissions louches, des combinaisons sordides. La pourriture n'est plus seulement que dans la magistrature, comme l'affirmait un ancien ministre de la justice qui devait s'y connaître : M. Barthou, mais aussi dans l'armée, dans la politique, et les plus pourris ne sont généralement pas ceux que l'on pense. Ceux qui attaquent les autres me rappellent ces malfaiteurs qui font croire qu'ils viennent d'être l'objet d'une soustraction et qui crient « au voleur » plus fort que les autres pour détourner l'attention de leur personne.

Etre homme ne procure plus une bien grosse jouissance. Combien l'on comprend la réflexion imaginaire due au bon humoriste Jossot, qui s'entend à merveille à faire parler les ânes : « Les hommes sont féroces et ils ne valent rien. »

Certes, pour cruelles et rosses qu'elles soient, de pareilles affirmations n'en ont pas moins le mérite d'être justes.

L'énergie humaine ne se retrouve plus, dans notre époque, que lorsqu'un effort est nécessaire pour accomplir une action malsaine. La Brute est maîtresse, c'est elle qui domine tout de son insensibilité furieuse.

Les arrestations succèdent aux arrestations. Le Tigre joue de plus en plus la sinistre comédie gouvernementale : gros félin, il s'amuse à faire souffrir ses victimes avant de les faire disparaître. Mais le proverbe peut être vrai qui dit : rira bien qui rira le dernier, et des lendemains moins propices, moins rieurs pourraient très bien succéder à ceux qui enchantent actuellement les vieillards sourds, les octogénaires impitoyables.

Les charognards, les exterministes poussent des clameurs insensées, ils réclament de nouvelles arrestations. Après les hommes, des femmes. Il nous a été donné de lire dans la presse réactionnaire des appels pour que le président du Conseil arrête comme complice de son mari Mme Caillaux. Complice de quoi, de qui ? Peut-on être poursuivi pour le néant ? Une arrestation scandaleuse et arbitraire n'est-elle pas suffisante ?

Et ce n'est pas tout ! Si Mme Caillaux n'est pas arrêtée, des militantes socialistes coupables d'avoir conservé leur liberté de raisonnement, et leur conscience pure, connaissent les affres du cachot.

Après l'institutrice Hélène Brion, le gouvernement vient de mettre en état de détention la citoyenne Colliard, institutrice de Haute-Savoie !

Quand s'arrêtera-t-on ? Nous sommes en ce moment au bord du gouffre. Le pays de liberté se transforme en terre d'esclavage. On ne joue pas impunément avec le feu, on ne s'amuse pas non plus sans danger avec l'indépendance humaine. Gouvernants, attention !

Fernand MORELLE.

CROQUIS DE PARIS

IMPRESSION D'ENFANT

Ses parents, braves cultivateurs de l'Orne, me l'avaient confié pour quelque temps. Il avait treize ans et ne connaissait pas la capitale. Ses cheveux étaient de la blondeur des blés mûrs, et il avait gardé au fond de ses prunelles, le vert un peu atténué de ses prairies normandes.

Les premiers jours, je le promenai dans Paris. La tour Eiffel, la Grande Roue, Montmartre et son Sacré-Cœur, les Invalides et tous autres endroits dont l'écho lui avait rapporté les merveilles, au fond de sa province, nous accueillirent.

Je m'attendais, de sa part, à une admiration bruyante ; non ; il était silencieux ; c'est à peine s'il consentait à répondre à mes questions par quelques monosyllabes ; je ne parvenais pas à connaître ses impressions. En avait-il ? Trop jeune, s'en rendait-il compte ? J'en conclus qu'il était ahuri par la grande ville grouillante ou que peut-être, il avait le spleen de ses lointains côteaux.

Cette inertie m'agaçait cependant. Je pris la décision de le distraire, coûte que coûte, et l'emmenai, un jeudi, dans un cinéma des boulevards ; j'espérais que les grimaces de Charlot ou l'ampleur de Bouboule feraient éclore enfin sur les lèvres de l'enfant le bon rire de la jeunesse.

— Ah !... il me sembla, cette fois, que j'avais réussi. Il ne s'amusait pas bruyamment, comme ses camarades, mais il paraissait attentif ; et quand, la séance terminée, je lui pris la main pour sortir parmi la foule, il murmura, presque bas, comme pour lui-même : « Déjà !... »

Ce « déjà » m'enchanta.

— Tu t'es bien amusé, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Oh ! oui !

— As-tu vu comme Charlot arrachait bien les dents ?

Il sourit.

Je repris :

— Qu'est-ce que tu as le mieux aimé ?

Alors il leva vers moi son beau regard ; le coloris vert du fond des prunelles s'accentua et quelque chose d'infiniment pur, un reflet de son âme, passa.

Il me dit :

— Oh ! madame, par moments, c'était si beau, c'était si doux...

— Quoi donc ?

— Mais... la musique... fit-il, un peu étonné que je ne l'aie pas compris.

Jeanne DEUIL-PEROT.

Le Prétorien

Il a suffi d'un homme enfin qui nous gouverne,
Et nous impose à tous la loi de l'unité.
Nous n'avons plus qu'un cœur de par l'autorité,
Et le pays n'est plus qu'une seule caserne.

Tous les Fiers à cerveau *doivent enfin céder !*
Notre parti triomphe en cette conjoncture ;
C'était bien notre tour !... Il faut que cela dure,
Car ayant le pouvoir nous voulons le garder.

ERMENONVILLE.

MARIE BONNEFOY

(*Suite*)

II

Nous avons beau nourrir de l'admiration pour des idées périmées et nous efforcer de leur insuffler un regain de vie en étalant une horreur exagérée des concepts modernes, l'humanité n'en acquiert pas moins une somme de connaissances augmentant chaque jour et un degré de civilisation qui nous poussent en avant malgré tout. Et quelque ostentation que nous mettions à afficher notre amour du vieux, du passé, de l'anachronique, nous dépendons trop les uns des autres pour rester complètement en arrière de nos contemporains.

« Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, que les choses mystérieuses », a dit M. de Châteaubriand. Mais lorsque ces choses mystérieuses, auxquelles nous attribuons une souveraineté capitale et dont nous faisons le fondement de notre vie morale, se retournent contre nous sans que nous n'ayons rien fait pour en mériter les rigueurs elles nous deviennent incompréhensibles, puis insupportables, puis odieuses ; et, finalement nous les rejetons, parce que la commotion que produit en notre intellect le coup qui nous frappe, fait s'évanouir ces choses mystérieuses dont nous avions fait le songe de notre vie.

Les puissants de la terre, dans le but de durer, s'appliquent, par tous les moyens, à faire régner les ténèbres. Mais le temps, cette force supérieure à toutes les autres forces réunies, qui œuvre pour la justice, vient à bout de toutes les erreurs, de tous les mensonges, de toutes les oppressions — morales, politiques, économiques — et, silencieux mais implacable, ronge, mine, sape les autorités les mieux établies, les coutumes les plus ancrées, les croyances les mieux entretenues et, bribe à bribe, les détruit...

Certes, parfois, ensanglantées et maudites, sous les coups répétés de la tyrannie, les idées neuves doivent se terrer, à la joie sans mélange des barbares victorieux. Et la nuit semble redescendre sur les esprits. Mais, même après que sont tombés, ou que sont jugulés leurs plus ardents protagonistes, il reste toujours quelque chose de leurs efforts et de leur sacrifice : — le souvenir, qui est encore de la pensée, de la lumière, pieusement ensevelies au fond des consciences et qui, le temps aidant, ressuscitent envers et contre tout pour produire de nouveaux progrès et élargir le rayonnement de leur clarté. Car les idées ne peuvent mourir qui tendent à élever l'humanité toujours plus haut.

D'autre part, nous n'abandonnons point toujours sans hésitation des vieilles croyances, que partagèrent nos aïeux et qui furent nôtres durant une bonne partie de notre existence. Mais un moment vient inévitablement où, précisément parce que nous fûmes de bonne foi, l'esprit moderne, — d'abord par brise légère, puis par larges bouffées — souffle et balaye nos vieilles conceptions et dépose en nous les nouvelles semences par lesquelles s'opéra notre élévation intellectuelle et morale.

Tant il est vrai que rien, ni personne n'échappe à cette loi de nature en vertu de laquelle, au bout d'un temps plus ou moins long et d'une manière plus ou moins sensible, — tout se déforme, se révolutionne, pour se transformer.

Si l'œuvre de plusieurs générations est nécessaire pour élever le niveau intellectuel et moral d'une société, il ne faut, parfois, qu'une circonstance — insignifiante par rapport à la vie sociale — pour révolutionner la mentalité d'un individu ; lequel, en influant à son tour sur l'intellect d'un autre individu, en détermine l'évolution et l'oriente vers la voie qu'il s'est à lui-même tracée. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un noyau d'individus, par l'attraction exercée sur l'ambiance, acquiert un ascendant qui, selon qu'il aura grandi en étendue et en profondeur parviendra, peut-être, à imposer ses vues au plus grand nombre.

Longtemps les nuages, avant de se masser, vagabondent dans l'espace, ballottés par des courants atmosphériques opposés. Mais un moment vient immanquablement où le tassement, les comprimant toujours plus, détermine les coups de foudre et fait se précipiter l'ondée en cataractes, pour faire subséquemment place nette à l'astre du jour et lui permettre d'épandre partout ses rayons. — De même un événement, sans conséquence pour une foule, impressionne si fortement un individu jusque-là insensible à d'autres événements de plus grande importance, que se déchire le voile qui obscurcissait sa vue, ou éclate la gangue qui enserrait son esprit, laissant pénétrer à flots la lumière grâce à laquelle il lui sera désormais possible de se rendre un compte plus exact de certaines causes, jusque-là incomprises ou insoupçonnées.

Des semaines s'écoulent avant que l'infime grain, enfoui sous l'humus, donne quelque signe de vitalité. La couche de terre et d'engrais qui le recouvre, et que la bise glace et durcit, semble l'étouffer, l'écraser pour hâter sa fin. Il n'en est rien. Les éléments peuvent retarder la terre dans son œuvre de gestation et, plus tard, contrarier les récoltes dans leur croissance et leur développement. Un matin arrive tout de même où l'homme de la glèbe, attentif et confiant, constate avec satisfaction que le minuscule grain a crevé l'écorce terrienne et pousse fièrement sa tige vers le ciel. — attestant ainsi victorieusement la beauté, la bonté et l'éternité de la vie ! — Et c'est cette bonté de la vie, qui s'était manifestée et s'imposait si soudainement à Marie Bonnefoy, qui lui avait arraché son cri de révolte contre Dieu.

Les épreuves par lesquelles elle était passée, sa vie durant, lui avaient paru inévitables en ce sens que, de tout temps, autour d'elle, des paysannes de sa condition les avaient éprouvées pareillement sans pouvoir s'y soustraire, ce qui constituait à ses yeux la preuve indubitable de leur fatalité. Mais, frappée en son fils, en ce qu'elle avait de plus cher, et partant de ce principe qu'elle s'était toujours efforcée de ne point transgresser aux préceptes de l'Eglise, elle s'estimait en droit d'attendre de Dieu une récompense meilleure. Aussi, dans sa pauvre tête de campagnarde plus familiarisée aux mystères et aux miracles de sa religion qu'aux causes politiques, économiques et morales de cette guerre, avait-elle beau rechercher la raison de la mort de son enfant ; elle ne pouvait aboutir, en sa simplicité pleine de bon sens, qu'à cette conclusion : Il était mort d'un éclat d'obus tiré par un « ennemi » peut-être aussi chrétien que lui...

Or, si Dieu existait vraiment, il lui apparaissait maintenant qu'il n'eût point permis l'extermination de jeunes gens comme son fils. « Un Dieu qui existerait — soufflait-elle à son homme, pendant que le train roulait vers Sérignac — aimerait ceux qui l'aiment, s'inspirent de sa Parole, et frapperait de préférence les fauteurs de guerre, ceux qui poussent à la haine des peuples, excitent les convoitises des grands et sont les auteurs conscients de tant de morts et de tant de ruines ! »

La tête vide de toute pensée et les yeux fixés sur l'infini des campagnes, le père Bonnefoy ne répondait rien... Mais Marie, douloureuse et obstinée ne cessait de lui répéter : « Quelque effort que je fasse, je ne puis continuer à admettre la bonté suprême, la miséricorde infinie de l'Etre toute-puissance, toute-volonté, en lequel je ne parviens à découvrir aucune manifestation d'amour en échange de celui que je lui ai toujours dévoué. » Et à chaque geste vague de son homme, comme pour le convaincre, elle ajoutait : « Dieu n'a pas puni les méchants !... »

A. SARTORIS.

N'oubliez pas tous les samedis d'acheter la VAGUE en vente chez tous les libraires, kiosques et gares.

Rédaction, administration 107, Boulevard Poniatowski,

A la mémoire de Jacques Fréhel

Décédée le 6 janvier 1918

Partie, l'amie tendre, l'écrivain d'élite, la grande âme noble dont le souvenir restera vivant dans le cœur de ceux qui eurent la chance de la connaître. Sa modeste maison était un temple où les sentiments généreux, où les pensées pures trouvaient un accueil pieux. Une atmosphère d'une douceur infinie enveloppait toute sa personne, une atmosphère essentiellement humaine. Au seuil de son logis s'arrêtait toute préoccupation mesquine, et lorsqu'on pénétrait dans son habitation, une cordialité spirituelle gagnait les plus sceptiques, chassait toute vanité. Sa voix douce, un peu tremplante disait des choses graves et profondes d'un air timide. Elle doutait d'elle-même, toujours, visant la perfection, ayant l'horreur du laid et du médiocre. Elle était une artiste, une vraie. Elle avouait avec déchirement : « Je suis faite pour me consacrer entièrement à l'art. » Et la vie lui imposait la terrible lutte pour l'existence. Le Beau signifiait pour elle comme pour Tosltoï ce qui unissait les hommes, l'harmonie. Tout combat lui paraissait un moyen grossier à l'usage des bêtes fauves. Elle n'admettait la lutte qu'avec soi en vue du perfectionnement vers lequel devrait tendre toute individualité humaine.

Sa supériorité morale ouvrait sa pitié aux plus déshérités, aux tout-petits. Elle s'émouvait surtout de cette chose monstrueuse entre toutes, la souffrance des enfants nés dans la misère. Et de tous les petits martyrs secourus, elle fit « *La Guirlande Sauvage* », œuvre rare et précieuse, œuvre d'une vraie mère.

Elle possédait au plus haut degré le génie maternel qui pare la femme. Sa grande tendresse pour son enfant « tant chérie » ne l'empêchait point de prodiguer son affection aux petits malheureux des autres mères. Elle savait que le meilleur éducateur était l'exemple. Et son souci constant de réaliser le plus de bien et de beauté par ses actes et ses écrits fut l'école merveilleuse qu'elle offrait à sa digne fille. Le spectacle d'une vie haute est plus fort que la mort. Il rayonne avec une puissance révélatrice. Il crée des liens impérissables de l'Amour filial et humain que la louche besogne de la Haine fratricide ne saurait détruire. Puissent toutes les femmes, toutes les mères, s'inspirer de l'Idéal que Jacques Fréhel entrevoyait dans l'Amour entre tous les hommes.

Véra STARKOFF.

Contre le Bourrage de Crâne

Tous les matins, lisez le Journal du Peuple. *Il publie des articles intéressants d'écrivains aimés du monde ouvrier.*

Tous les soirs, lisez aussi la Vérité, *pour la même raison... La lire une fois, c'est l'adopter... Une collaboration choisie.*

Enfin, voulez-vous, dans le bon sens, devenir des « jusqu'auboutistes » ?... *Eh ! bien, lisez le* Canard Enchaîné, *tous les mercredis. C'est le seul journal qui se lise* jusqu'au bout *sans le moindre ennui... Au contraire... Il sait dire la vérité... gaiement* et avec esprit... Il sait être rosse agréablement.

C'est bien ce qu'il y a de plus rare en ces tristes temps !

Je vous donne mon avis. Vous pouvez croire qu'il est tout à fait sincère et que je n'ai rien à toucher pour la réclame que je fais à ces journaux. Elle est absolument désintéressée, je vous l'assure. Je crois simplement qu'il est de mon devoir de vous signaler ce qui peut vous être aussi agréable qu'à moi-même. Mais, peut-être, n'aviez-vous pas besoin de moi pour être fixés. En ce cas, continuez. — G. Y.

La Voix des Autres

On nous prie d'insérer le communiqué suivant :

Pour réagir contre la démoralisation...

...Que l'abus des récompenses pécuniaires exerce sur les écrivains, un groupe d'écrivains a décidé de créer un prix littéraire dit de 500.000 francs qui sera attribué chaque année, après le prix Goncourt, au meilleur ouvrage d'imagination en prose paru depuis le 1er janvier précédent.

Afin d'éviter tout malentendu, il est précisé que ce prix de « 500.000 francs » n'a de pécuniaire que son titre. C'est un prix d'honneur.

Il a été décerné cette année pour la première fois et à l'unanimité, à M. Jean Giraudoux, auteur de *Lectures pour une ombre.*

o

LE LARYNGOLOGISTE.

Bourse du Travail

Jeudi 17, à la Bourse du Travanl, le camarade Péricat, du Bâtiment, dans une conférence concise mais fournie, a retracé l'historique de l'Habillement et de quelques corporations à travers les âges. Il a, dans un langage précis, su faire ressortir l'action et l'utilité syndicales. Avec justesse et à-propos il s'est élevé contre la formule « A travail égal salaire égal ». Il a fait la critique de cet aphorisme, trop facilement interprété par les patrons et dans leur intérêt. Il y a là prétexte, encouragement au travail aux pièces et comme résultat une surproduction contre lesquels nous nous élevons avec lui.

C'est de tout cœur que nous nous associons à lui pour demander aux femmes de venir au syndicat, de se grouper pour lutter contre leurs exploiteurs, obtenir la journée de huit heures, nous ajouterons pour conquérir leurs droits politiques, et pour l'application de leur nouvelle revendication, précise celle-là :

« A métier semblable, salaire égal. »

La Bourse et les Affaires

C'est le calme plat qui règne sur notre marché. La période de dépression que nous traversons a notablement ralenti les transactions. Le compartiment des *valeurs métallurgiques françaises* déprimé par des ventes que détermine l'augmentation des impôts sur les bénéfices de guerre, d'une part ; celui des *valeurs russes*, en nouveau recul, à la suite des informations signalant la répudiation de la dette russe par le gouvernement des maximalistes, ont été sérieusement éprouvés. Naturellement, tout l'ensemble de la Bourse en est influencé.

Cependant voici deux mois, au moins, que le mouvement de hausse s'est arrêté et que le tassement des cours est devenu à peu près général. Comme l'argent disponible est très abondant, le moment d'un revirement n'est peut-être plus éloigné maintenant.

Faiblesse de notre 3 0/0 et fermeté du 4 0/0 *nouveau*, laquelle tient à l'inauguration, par M. Klotz d'un fonds d'amortissement pour les emprunts de guerre. Cette innovation inspire une sécurité complète aux porteurs de cet emprunt, concernant une baisse d'ailleurs problématique et leur permet d'espérer une hausse assez importante dès la cessation des hostilités.

On a beaucoup baissé sur les *Rentes et valeurs russes* sur la nouvelle citée plus haut. Nous croyons cette baisse par trop exagérée. En ce qui concerne les Rentes, la décision du ministère bolchevik n'a de valeur que par la présence de ses membres au Gouvernement russe, laquelle ne sera pas l'éternelle ; en ce qui concerne les *Valeurs Industrielles*, la plupart d'entre elles sont situées sur des territoires où l'autorité des Lénine, Trotsky et Cie est considérée comme inexistante.

Les réalistations dominent dans le groupe des *Valeurs Métallurgiques*, pour les raisons citées plus haut.... et pour d'autres aussi. L'action *Moteurs Gnôme*, par exemple, qui valait 4.750 fin novembre dernier et qui cote actuellement 3.800, après avoir enregistré le cours de 3.675 doit ce mouvement de recul à d'autres considérations que la crainte de l'augmentation de l'impôt. Cependant, certaines de ces afaires telles que le *Creusot, Aciéries de la Marine, Châtillon-Commentry, Aciéries de St-Etienne, Aciéries de Firminy*, etc., sont susceptibles de marquer un mouvement de reprise assez important.

Nous estimons le mouvement de recul produit sur le groupe des *Valeurs Maritimes*, largement suffisant ; de ce côté là, également une reprise est à prévoir.

Rien d'intéressant à signaler sur les autres compartiments de la cote.

Old ADVIZER.

INFORMATIONS FINANCIERES

Société Métallurgique de l'Ariège

5, rue Blanche, Paris

Assemblée générale ordinaire

Messieurs les actionnaires de la *Société Métallurgique de l'Ariège* sont convoqués en assemblée générale ordinaire pour le mercredi 30 janvier 1918, à quinze heures, Hôtel des Anciens Elèves des Arts-et-Métiers 6, rue Chauchat, à Paris, avec l'ordre du jour suivant :

1° Rapport du Conseil d'administration et des Commissaires des Comptes ; 2° approbation des comptes de l'exercice 1916-1917 et fixation du dividende ; 3° vote sur une proposition de répartition extraordinaire ; 4° autorisations à donner au Conseil d'administration, conformément à l'article 36 des statuts, pour les participations imobilières supérieures à 200.000 francs; 5° quitus à un administrateur décédé ; 6° nomination d'administrateur ; 7° autorisations et aprobations prévues par la loi du 24 juillet 1867 ; 8° nomination d'un ou plusieurs commissaires des comptes pour l'exercice 1917.

Assemblée générale extraordinaire

Messieurs les actionnaires de la*Société Métallurgique de l'Ariège* sont convoqués en assemblée générale extraordinaire pour le mercredi 30 janvier 1918 à seize heures, Hôtel des Anciens Elèves des Arts-et-Métiers, 6, rue Chauchat, Paris, avec l'ordre du jour suivant : 1° augmentation du capital social ; 2° modifications à aporter aux statuts, notamment aux articles 1, 4, 5, 6, 19, 24 33, 36, 39, 43 et 46.

FILATURES CORDERIES ET TISSAGES D'ANGERS

J. BESSONNEAU administrateur

Société anonyme au capital de 10 *millions de francs*

Emission de 40.000 **Obligations de** 500 **francs** 6 0/0.

Intérêt annuel : 30 francs nets de tous impôts présents et futurs payables par moitié, les 1er février et 1er août de chaque année.

Les obligations sont remboursables par tirages au sort en 20 ans à partir de 1919. La Société se réserve le droit d'anticiper les remboursements en totalité ou partiellement à partir de 1923.

Prix d'émission : 490 **francs jouissance** 1er **février** 1918

Les souscriptions sont reçues dans les Etablissements suivants :

Banque Nationale de Crédit, à Paris et dans ses succursales et agences : *Crédit de l'Ouest, à* Angers et dans ses succursales et agences ; *Société Centrale des Banques de Province*, 41, rue Cambon, Paris, *et chez les Banquiers membres du Syndicat des Banques de Province.*

La notice prévue par la loi du 30 *janvier* 1907 *a été publiée dans le numéro* 1 *du* 7 *janvier* 1918 *du Bulletin des annonces légales obligatoires. Les formalités légales prévues par la loi du* 31 *mai* 1916 *ont été observées.*

UN DROLE DE QUARTIER

Roman

V. — Où le récit prend de la profondeur

(*Suite*)

Il me donna un objet assez lourd et oblong qu'il sortit de sa poche. J'entrouvris la lanterne et sur la toile de cette sorte de saucission, je lus : C3H5, (OH)2 Az03.

— Malheureux ! m'écriai-je en posant l'objet à terre avec précaution. Ne touche jamais à cela : c'est de la dynamite.

— De la dynamite ?... interrogea-t-il.

— Tu l'as échappé belle, mon vieux Zézeph, et moi avec toi. Si tu t'étais seulement cogné en remontant avec cet objet, cela t'aurait coupé en deux... Tu serais mort !...

Le gamin ouvrait de grands yeux surpris.

Il me fallut lui donner toutes les explications sur la force explosive de l'engin. Nous nous baissâmes avec précaution.

— Vois-tu, lui dis-je, il y a là un petit cordon noir. Si je l'allumais, il brûlerait doucement et viendrait enflammer la capsule que voici qui éclaterait. Mais en éclatant, elle ferait éclater le saucisson et nous qui sommes ici à peu de distance, nous serions tous deux en miettes!

« On n'a qu'à mettre un saucisson comme celui-ci le long d'un rail de chemin de fer : voilà le rail coupé en deux... On n'a qu'à en mettre un contre un arbre, le voilà qui s'abat... Contre une de ces grosses conduites d'eau comme celles où tu allais cacher les mômes ; paf ! voilà la conduite d'eau coupée en deux !...

L'enfant tendait tout son esprit. Il se mit à rire.

— Ah ! ah ! fit-il ensuite.

Je vis qu'il songeait.

Le lendemain soir il arrivait, tenant une liasse de papiers.

— J'ai dégoté un trou dans le mur où il y avait des papiers ; alors, j'ai pris ça, me dit-il en me remettant la liasse.

— Bien ! Zézeph, c'est cela. Veux-tu des sous ?

— Non, du tabac.

Je lui remis un paquet de cigarettes.

— Ben oui ! fit-il en l'empochant. Mais ce n'est pas tout ça. Y vont se réunir après-demain. J'ai entendu la mère Bodin qui disait à un bohomme que j'ai déjà vu en bas : A après-demain. Alors, faudrait que je remette les papiers pour qu'y s'aperçoivent de rien.

Je fus frappé de l'utilité de l'observation.

— Eh bien ! répondis-je après un instant de réflexion, viens ici demain matin, je te rendrai les papiers ; j'aurai eu le temps de les examiner et tu pourras aller les remettre pour qu'ils soient à leur place la nuit suivante :

Cela fut convenu ainsi, et je rentrai chez moi en hâte prendre connaissance de mes papiers.

Je trouvais là-dedans diverses pièces intéressantes dont j'ai eu à me servir par la suite, mais qui n'ont rien à voir avec ce récit. Mais un manuscrit broché s'y rapporte assez sensiblement pour que je le transcrive ci-après. Je passai une partie de la nuit à copier cette pièce .

Le lendemain matin à l'heure dite, je me croisai avec Zézeph derrière la casemate et ne fis que lui remettre les papiers. Mais je lui vis un air inaccoutumé. Cachant les papiers dans sa veste, il me dit :

— Je connais un bath truc... .....

Je me disposais à m'éloigner pour qu'aucun œil ne nous surprît ; je m'arrêtai un moment.

— Quel truc, Zézeph ?

— Oh ! un bath truc... vous verrez... vous verrez...

Et il se sauva en courant.

VI. — Un infâme projet

Parmi les papiers que m'avait communiqués Zézeph, se trouvait l'étrange et invraisemblable document suivant :

RAPPORT DE LA COMMISSION DE PROPAGANDE

Projet portant création d'un organe colossal.

Table rase !

« Chers confrères en Nihilisme.

« Trois de nos Assemblées de 1898 et quatre de 1879 portaient à leur ordre du jour la question de la Propagande. La « question a pu être examinée sous toutes ses faces. Nos frères « et adhérents, tant de France que de l'étranger, ont fait connaître de vive voix ou par lettre leurs avis. Le vote de la « réunion préparatoire du 7 janvier dernier, confirmé par celui « de l'Assemblée générale du 9 mars a été la conclusion de ces « sérieux débats. A l'unanimité moins trois voix la propagande « par le fait brutal a été rejetée comme aveugle et inefficace.

« Les frères en Nihilisme estiment que malgré les armes « de toute nature dont ils disposent, et les moyens formidables « que la science de nos ingénieurs met à l'heure actuelle à leur « service tant sur que *sous* Paris, Rome et autres capitales, l'effondrement et la ruine de quelques quartiers ne produirait « qu'un effet momentané. Il est entendu que les existences humaines ne sauraient entrer en ligne de compte lorsqu'il s'agit « de la Cause ; aussi bien n'est-ce pas ce scrupule qui a pu « arrêter un moment nos Frères mais la conviction qu'il y avait « quelque chose de plus général et de plus fondamental à accomplir. Engloutir quelques maisons, quelques édifices, quelques « centaines d'existences, n'est-ce que cela si le restant persiste à « se cramponner dans l'abjection de l'Ordre existant ? Notre « but ne saurait être de pratiquer la terreur, pour elle-même. « La destruction matérielle, c'est bien ; mais la destruction « intellectuelle, c'est mieux. La véritable anarchie, c'est celle « des intelligences.

« Dans la même Assemblée générale du 9 mars, une Commission fut nommée avec la mission de rechercher « les meilleurs moyens de ruiner moralement l'infâme Société actuelle. « C'est le résultat des travaux de cette Commission que je viens « déposer aujourd'hui.

« Votre Commission pense que le meilleur moyen de détruire les intelligences, c'est de créer un journal. Non pas, « certes ! un journal ou une revue comme ceux qui existent, et « dont quelques-uns déjà sont à nous ; mais un journal conçu « sur un plan nouveau et colossal. Un journal formidable et « mondial, qui en impose par son importance matérielle et qui « constitue même à cet égard une puissance avec laquelle toutes « les autres devront compter.

(*A suivre.*)

ERMENONVILLE.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris